

« En Algérie, j'étais contre la torture... mais j'étais là »

référence :
Ouest-France
jeudi
16.11.2006

Depuis hier, *Mon Colonel* est sur tous les écrans. Ce film de Laurent Herbiet évoque la torture en Algérie. Un drame dont Joseph Le Gallo, agriculteur retraité du Finistère, a été témoin. Cinquante ans plus tard, il raconte ce qu'il a vu et entendu, sous l'uniforme d'un jeune sous-officier parti pacifier la colonie française la fleur au fusil.



Des images et des histoires terribles, Joseph Le Gallo en a vues et entendues pendant l'occupation de ce qui fut et est redevenu un paisible village de Kabylie. « Aujourd'hui, quand je tape son nom sur Internet, c'est celui d'un poète Algérien qui s'affiche sur l'écran... »

Joseph, il en pleure encore d'avoir été mêlé à «ça». Ça? Sa guerre d'Algérie à lui. Celle de tant d'autres, aussi, entraînés dans la lessiveuse de la guerre et son cortège d'horreurs. Joseph Le Gallo a près de 70 ans aujourd'hui. Et ça fait cinquante ans que ce passé le hante. Le jeune "bleu" arrivé de l'autre côté de la Méditerranée l'esprit léger, un matin de 1957, en est revenu meurtri de bleus à l'âme. Joseph fut caporal-chef. Avec, glanée très vite, une



Jeune homme, en Algérie, en 1958.

toute nouvelle corde à son arc : celle d'opérateur-radio. Cette science du morse acquise en stage à Alger.

Alger... ça faisait rêver le jeune agriculteur déraciné de Guilligomarc'h, près de Quimperlé. «Je ne connaissais rien de rien à la guerre. Mais j'étais à Alger. En mai, Alger c'est formidable...» Pourtant, la ville blanche, particulièrement en ce 13 mai 1958, n'est pas à la fête (1). «Ce jour-là, pendant les émeutes, je gardais la propriété du maire, Monsieur Chevalier, avec une vingtaine de gendarmes.» À l'été, le calme est revenu. «Le 14 juillet j'étais au bal.» Heureux, même si les filles préféraient se balancer aux bras de ces costauds de paras. «Ils étaient bien vus ceux-là, il n'y en avait que pour eux.»

Oui, Joseph se souvient fort bien. Il a tout gardé, du bon et puis... du mauvais, vissé au fin fond de ses tripes de jeune "radio" qui a trop entendu, trop vu. L'indicible drame de tant de conscrits de l'époque. Celle des dérivés, celle de la pacification aux forceps...

L'histoire que Joseph Le Gallo peut enfin raconter aujourd'hui est celle d'un village de petite Kabylie. Il ne veut pas dire son nom. On l'appellera "Ighil" comme beaucoup de bourgades dont le nom commence ainsi. «Je l'ai gardé dans mon cœur. Et pourtant... j'y suis entré par effraction». Nous sommes en août 1958. L'armée française occupe la place. «On a entouré le village de barbelés et de mines éclairantes. On pacifiait... Il y a eu des tortures, des exécutions sommaires, des exactions. J'étais contre, mais j'y étais.» Le jeune homme devait

prendre les identités des fellagas suspects, de ceux qu'on estimait être des terroristes en puissance. «La plupart des appelés étaient contre la torture. Ceux qui ont vu ça, comme moi, en pleurent encore. Je me souviens du chef de village dont la femme était enceinte. Elle m'a supplié d'intercéder pour son mari. Ce que j'ai fait. J'ai demandé à l'adjudant de l'interroger. Il a préféré l'abattre sur place. Ensuite il a eu la tête coupée...»

«Ceux qui ont vu ça en pleurent encore»

Joseph déroule l'album photo très personnel de ces années-là et s'arrête net sur un cliché. Celui de cette tête tranchée, posée comme un trophée sur le linteau de la cheminée de la maison qu'occupaient les soldats français, dans le village... «Ceux qui tentaient de nous échapper étaient abattus. Des cadavres pouvaient rester là, les chacals faisaient le reste... Les harkis n'étaient pas d'accord avec ces méthodes, mais eux aussi étaient entraînés de force dans cette histoire. Ils me disaient : "On ne veut plus être d'un côté ou de l'autre", mais ils se résignaient, fatalistes; répétaient "Dieu l'a voulu, Dieu l'a voulu"». Pendant dix-huit mois, le village a été «en paix». Mais à quel prix?

«Quand on tuait un terroriste on avait droit à un médaillon, deux s'il était armé. Les messages de félicitations pour les terroristes éliminés passaient par ma radio. Et puis je dormais, enfin j'essayais de dormir, au-dessus de la pièce où les prisonniers criaient...»

En 1960, revenu dans son Finistère natal, Joseph Le Gallo n'est plus le même. «Mon père me disait pour me reconforter que je n'avais fait qu'obéir. Mais j'ai surtout l'impression d'avoir été trompé, trahi». Pendant des années, il trouvera une écoute auprès de ses amis agriculteurs et surtout d'un prêtre de Guilligomarc'h. Grâce à lui, il y a eu cette rencontre, des années plus tard, avec le général de Bollardière, seul officier supérieur français à avoir ouvertement condamné la pratique de la torture pendant la guerre d'Algérie. «Il m'a guéri de ma honte. Si un général n'a pu empêcher de tels agissements, qu'aurais-je pu faire moi, simple caporal-chef? Longtemps j'ai cru être seul à avoir vécu ça. Longtemps, au lieu d'entendre l'accordéon des bals d'Alger, j'ai eu d'autres images dans la tête...»

Pierre WADOUX.

(1) Ce jour-là, à Alger, les manifestations pour saluer la mémoire de trois soldats français exécutés par le FLN, mais aussi contre la formation d'un gouvernement présidé par Pierre Pflimlin, tournent à l'émeute. Un Comité constitué sous la direction du général Massu exige la création d'un gouvernement de salut public.

LE PRESENT TEMOIGNAGE N'ENGAGE QUE SON AUTEUR